

par PIERRE RIGOULOT

Quand Cuba s'éveillera...

CUBA N'EST PLUS UNE MENACE ni un modèle, sauf peut-être au Venezuela du dictateur Maduro. C'est aujourd'hui une île des Caraïbes qui a produit des rêves et de la haine et bien des souffrances et qui n'est pas sortie encore des mythes, des histoires, des clichés, des mensonges dans lesquels elle a baigné pendant une soixantaine d'années sous la houlette d'un malfrat de génie, d'un ambitieux sans scrupule, d'un menteur habile, d'un acteur politique astucieux: Fidel Castro Ruz.

Après sa mort, survenue le 25 novembre 2016, et avant celle, prochaine, de son frère Raùl, le temps est sans doute venu de faire un bilan de ces années castristes. Nous n'avons pas voulu, dans ce numéro, redire encore une fois^[1] notre sensation de gâchis humain mais revenir plutôt sur les illusions créées par ce régime en dehors de Cuba et dans l'île elle-même.

1. Nous renvoyons notamment nos lecteurs à notre article « Cuba : six décennies catastrophiques » (n° 61) et à l'ensemble du dossier du n° 35 (« Cuba, suite et fin »).

Dans ce numéro, Jacobo Machover, commentant l'ordonnance des funérailles de Castro, parle avec juste raison de « tristesse imposée », rappelle l'organisation de ce qui passe pour être spontané: la peine, l'engagement, la fidélité. Mais qui forçait Ségolène Royal, Pierre Bel et Alexis Tsipras à chanter les louanges du régime alors qu'on n'attendait de leur part que réserve et dignité polie? Qu'est-ce qui les poussait à prétendre qu'il n'y avait pas de prisonniers politiques comme le répètent aussi un ambassadeur de France à la Havane, Jean Mendelson, dans un article que nous commentons, et même François Hollande, dans un livre où il multiplia les bourdes^[2]? Leur intérêt du moment? L'ignorance volontaire de la domination d'un parti unique à Cuba et d'une idéologie unique et obligatoire? Leur nostalgie des années tiers-mondistes? Leur oubli de l'approbation castriste de l'invasion d'un pays européen en quête seulement d'un peu de velours dans ses rapports politiques et sociaux?

Cuba ne peut être une dictature, chuchote aussi leur culpabilité d'Occidentaux héritiers de l'époque coloniale. Et de fait, ils préférèrent imaginer de romantiques barbudos tirant l'île de la nuit où l'avait enveloppée Batista que des combattants cyniques promettant ce qu'ils n'ont jamais autorisé: des élections libres et une société ouverte. Alors même qu'en URSS Staline était abandonné dans des poubelles qu'il connaissait

2. Gérard DAVET et Fabrice LHOMME, *Un Président ne devrait pas dire ça*, Stock, 2016.

bien, celles de l'Histoire, ces admirateurs impénitents de Fidel Castro oublièrent que sa justice soumise au politique alla jusqu'à mimer les hypocrites et paranoïdes grands procès de Moscou contre un Huber Matos ou un Arnaldo Ochoa.

***P**référaient-ils aussi voir les soldats cubains en libérateurs de l'Afrique plutôt qu'en chair à canon offerte à l'expansionnisme de l'URSS totalitaire? Branko Lazitch, soutenu par son ami Jean-François Revel, l'a semble-t-il répété en vain et nous publions un chapitre de son étude sur une des pages les moins glorieuses du pseudo-internationalisme castriste chargé en fait de la défense de tyrans comme l'Angolais Neto ou l'Éthiopien Menghistu.*

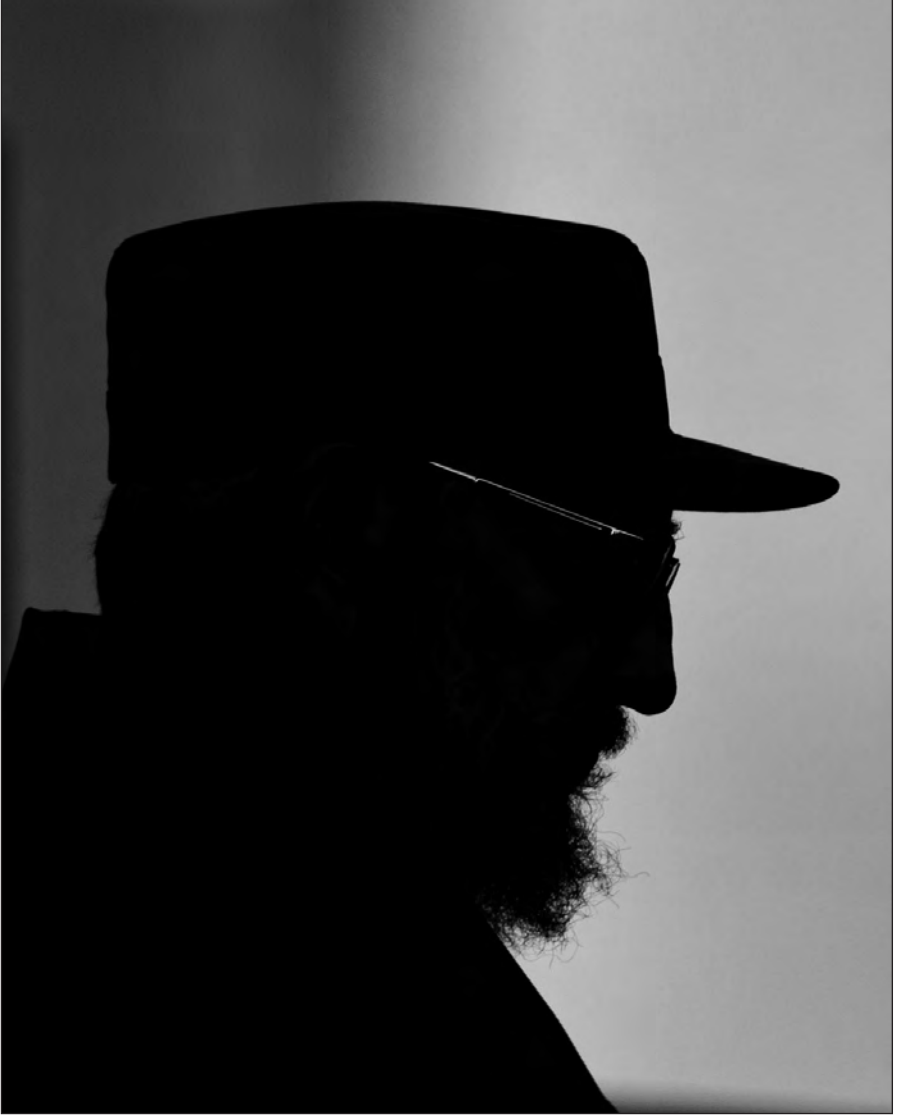
***C**es clichés qui inspirent complaisance et illusion envers le castrisme sont profondément ancrés, hélas, et des années passeront encore avant qu'ils perdent leur force: cliché du soi-disant blocus qui aurait empêché l'île de jouir de l'abondance à laquelle toutes les agricultures socialistes dans le monde sont parvenues! Cliché de la terrible dictature de Batista et d'une méprisable république bourgeoise, incapable de développer son économie, soumise qu'elle était au tyran américain, et acceptant de transformer l'île en bordel des États-Unis.*

***M**iguel Sales Figueroa montre que le castrisme, mais aussi une certaine analyse intellectuelle, soucieuse surtout de repérer les insuffisances du*

« système bourgeois » à l'aune des (trop) fortes exigences de José Martí, ont à tort dévalorisé les acquis de la République cubaine dont les performances économiques, politiques et culturelles soutiennent victorieusement la comparaison avec ce qu'ont produit les six décennies du régime révolutionnaire né en 1959: « L'essor culturel que l'île a connu dans la première moitié du xx^e siècle fut le double fruit de la liberté: à la fois de la souveraineté nationale, par la séparation d'avec la couronne espagnole, et de la souveraineté personnelle, quand chaque Cubain acquit la pleine citoyenneté dans un système démocratique qui, avec toutes ses tares et ses imperfections, a démontré son infinie supériorité sur la tyrannie – de caserne et de misère – qui lui succéda »...

On est loin de ce qui se répète depuis plus d'un demi-siècle, et Gustavo Sánchez indique en quelques touches pertinentes les mythes qui accompagnent aujourd'hui encore la pensée de la révolution castriste: l'exagération de l'ampleur de la « guerre » menée par et contre Batista et des 20 000 morts qu'elle aurait causés, les excès et les oublis du tableau habituellement brossé du régime antérieur à la révolution, l'outrance du changement opéré en 1959. Le poète communiste cubain Nicolas Guillen osait affirmer que la Révolution lui avait donné « tout ce qu'il devait avoir ». Mensonge, sans doute, dont on peut comprendre pourquoi il s'est répandu bien au delà de l'île-phare, parmi tant de rêveurs aspirant au miracle d'un communisme rimant avec la liberté.

L'île a bien changé depuis les années 1960. Elle a même perdu son chef sans qui il n'y aurait pas eu de révolution. Beaucoup pensaient que sa disparition entraînerait la chute rapide du régime. Mais à Cuba les mythes ont fait leur œuvre en s'insinuant dans l'intimité de chaque individu. Comme le dit encore Miguel Sales, « l'empreinte du totalitarisme est énorme ». Le paternalisme d'État communiste a créé différentes générations de gens qui font peu preuve d'initiative et qui ont peu envie de courir des risques. Des gens qui vivent dans le mensonge et le simulacre et qui s'en contentent ou s'en servent pour faire carrière. La débrouille, la triche, le larcin, soit. Mais la liberté est encore aujourd'hui inconcevable pour beaucoup. Tel est le profond « dommage anthropologique » relevé par Miguel Sales, qui fait craindre que l'on doive attendre encore un peu pour que l'île se réveille.



© DR